

JACQUES PERRET

Bande à part

roman

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ROUCOU, *roman* (« Folio », n° 1537).

ERNEST LE REBELLE, *roman*.

LE CAPORAL ÉPINGLÉ, *mémoire* (« Folio », n° 222).

LE VENT DANS LES VOILES, *roman* (« Folio », n° 1454).

OBJETS PERDUS, *nouvelles*.

BANDE À PART, *roman* (« Folio », n° 278).

LA BÊTE MAHOUSSE, *nouvelles*.

BÂTONS DANS LES ROUES, *chroniques*.

HISTOIRES SOUS LE VENT, *nouvelles*.

CHEVEUX SUR LA SOUPE, *chroniques*.

LE MACHIN, *nouvelles*.

RÔLE DE PLAISANCE, *roman* (« Folio », n° 637).

SALADES DE SAISON, *chroniques*.

L'OISEAU RARE, *nouvelles*.

LES BIFFINS DE GONESSE, *récits* (« Folio », n° 1058).

TROIS PIÈCES : Maximilien – Monsieur Georges – Caracalla.

LA COMPAGNIE DES EAUX, *roman*.

SOUVENIRS

I. GRANDS CHEVAUX ET DADAS.

II. RAISONS DE FAMILLE.

TRAFIC DE CHEVAUX, *nouvelles*.

UN GÉNÉRAL QUI PASSE, *nouvelles*.

Suite de la bibliographie en fin de volume

BANDE À PART

JACQUES PERRET

BANDE À PART

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1951.*

Extrait de la publication

I

LES ZIGOTOS

La première image qui me vient régulièrement à l'esprit quand j'évoque le maquis, c'est une chambre paysanne blanche et ensoleillée, avec un lit tout propre où j'attends mon petit déjeuner. A première vue, ce n'est pas sérieux, mais je n'y peux rien. Bien sûr, d'autres souvenirs plus graves, plus martiaux, plus truculents ou plus dramatiques viennent s'enchaîner à ce tableau futile, mais le pli est pris, la mémoire a fait son tri, je n'ai pas à y revenir et je fais confiance aux bonnes raisons secrètes qui, à mon insu, ont promu cette image candide et domestique au seuil d'une modeste épopée.

C'était une chambre blanche, d'un blanc bourru mais confortable, d'une rusticité exemplaire, avec un lit de noyer massif galbé comme une lourde nacelle. Une vraie chambre de vacances. Au rez-de-chaussée, l'hôtesse,

qui s'appelait Mme Quatremère, bougeait des casseroles en poursuivant une discussion avec un mystérieux personnage impotent, oncle, aïeul ou père, je n'ai jamais su, mais la voix était celle d'un cacochyme ou d'un grabataire. Il s'agissait d'une dispute de famille apparemment sans fin, vieille, selon moi, de plusieurs générations, mais toujours vivace, défiant les guerres, les famines et les révolutions. Cette maison donnait vraiment l'impression d'un refuge, d'une arche insubmersible, et j'imaginai avec ravissement la vanité des grands conflits de l'univers s'acharnant contre un tel bastion domestique et le ridicule des catastrophes qui laissaient pulluler et prévaloir les querelles de famille. J'aurais pu, prêtant l'oreille, m'intéresser au discours de la femme, car sa voix était perçante et agile, mais les réponses du vieux, ou du malade, avaient un son exténué, lointain, qui faisait penser au filet d'eau menacé par la sécheresse et roulant un gravier limoneux au fond d'une gorge encombrée d'échos. A mon avis, il parlait du fond des âges et radotait consciencieusement d'immortelles leçons ou d'immémoriales rancunes. Je ne pouvais d'ailleurs attacher grande attention à ces murmures à cause de Pierrot, qui couchait près de moi et dormait avec bruit. Il ne ronflait plus, mais sifflait, clappait d'une langue pâteuse, faisait des bulles et geignait doucement dans le fatras de

ses cauchemars. La veille il ne s'était pas tellement saoulé, mais il traînait toujours un arriéré de vieilles cuites, un solde à cuver, et ses nuits étaient, en général, consacrées à des règlements de comptes extrêmement confus et sévères. Pierrot, dit Casse-Noix, jouait parmi nous le rôle d'un personnage important que personne ne prend plus au sérieux. Je ne l'avais encore jamais vu dans les draps. De certaines gens on se demande parfois quelle tête ils ont au réveil, dans leur lit, et je comprends très bien que les rois se fassent réveiller en public, c'est un grand témoignage de loyauté qu'ils donnent à leurs sujets. A peine quinquagénaire, Pierrot faisait bien plus vieux à cause des dents qu'il n'avait plus. Dehors, à jeun, il défendait assez crânement son prestige avec un large béret de montagnard indomptable, un jaune d'œil d'alcoolique visionnaire et un sourire de faux aïeul édenté. Il faisait, en somme, la silhouette accomplie du vieillard intrépide qui a décroché son tromblon pour défendre les libertés en péril. Mais, dans les draps blancs, il avait l'air, ce matin-là, d'un gamin sénile, resquilleur et ficellard. Pierrot tirait peu de plans sur la comète, mais d'innombrables et de très entortillés sur les plus infimes conjonctures du quotidien. Truand peu fier, gibier docile des recruteurs de flibuste, piqueur d'aubaine à caution honorable, il pouvait, dans ses bons

jours, risquer sa vie pour une bouteille et bien mériter de la patrie. C'est lui qui avait trouvé la chambre. Le traversin était un peu dur, bien rond, juste à point, avec une odeur de lessive à vous blanchir les recoins de cervelle, et j'en profitais goulûment, sachant les lendemains plus précaires que jamais. Certains prétendent que la grasse matinée amollit, mais j'en ai connu de roboratives : non seulement on y liquide le passé avec une mirifique désinvolture, mais on y rassemble à loisir des velléités éparses venues des plus candides régions de l'âme pour affronter l'avenir avec une sérénité extravagante, si bien qu'il en reste toujours quelque chose au cours de la journée.

Dehors, j'entendis la voix d'un de nos Africains, Ben Saïdi peut-être, qui passait en chantant un air barbare avec une allégresse de conquérant. Ce matin-là, il faut dire qu'après huit jours de pluie le soleil brillait enfin sur la montagne où s'accrochait le vieux village. Un rayon prenait la rue d'enfilade et venait illuminer la chambre à travers un grand rideau de tulle. Rien ne vaut un mur blanchi à la chaux pour illustrer le petit rayon matinal et lui faire jouer son vrai rôle, qui est d'annoncer la fête et les mystères joyeux, quoi qu'il arrive et où qu'il soit, quitte à se faire insulter. La photo agrandie d'un paysan soldat, moustache à la Charleroi, regardait fièrement le soleil, tandis qu'à ses pieds scintil-

lait une vue de la Côte d'Azur incrustée de nacre sur tranche de sapin vernie, et je me sentais disposé à trouver tout cela digne d'être défendu, sans discussion, comme un patrimoine sacré qu'on n'a pas choisi. Tout n'est pas de cette qualité, d'ailleurs, dans le patrimoine en question. On y a introduit à l'esbrouffe tout un bric-à-brac interlope qui commence à nuire un peu au caractère sacré de la collection. S'il y avait moyen, j'aimerais faire une sélection dans le patrimoine, mais il paraît que ce n'est pas possible et, pour garder ce qu'on aime, il faut sauver ce qu'on déteste. Quelquefois cela donne à réfléchir et même envie de se fâcher : on sauve les meubles, et les imbéciles vont s'y carrer pendant le temps qu'on nettoye le fusil et qu'on embrasse les gosses, zut ! Et puis on se fait une raison en pensant que les meubles dureront peut-être plus longtemps que les imbéciles, hasardeux calcul. Mais, dans cette chambre, devant le soldat à moustache et la petite horreur si gentiment nacrée, il n'y a pas de difficulté. Je prends tout le lot à mon compte, en y ajoutant la querelle de famille qui continue, en bas, sagement, dans la cuisine chaude. J'adore les querelles de famille quand elles sont vraiment des querelles de famille ; c'est un signe de santé, cela prouve que la famille se porte bien. Les querelles d'idées m'écoeurent, ces idées qui viennent on ne sait

d'où, comme des épidémies exotiques colportées par des mouches à mots. Se battre pour des idées, c'est une idée de fou. C'est même un peu dégradant, à la longue, de s'égorger pour des ombres qui n'ont ni père ni mère. Voilà justement l'inconvénient de la grasse matinée, pour un soldat en campagne : elle invite à la réflexion. Mais, hier soir, j'ai trouvé près du portrait un clou vacant et j'y ai accroché mon pistolet sans me faire de réflexion subtile. Encore une chose que je n'ai pas choisie, ce pistolet; il est américain; et le fusil, contre la commode en merisier, il est même anglais. Evidemment, au point où nous en sommes, inutile d'en faire un drame comme Ramos, l'autre jour, qui a craché sur son fusil-mitrailleur en injuriant l'Angleterre; quand il est saoul, le Français injurie facilement l'Angleterre, c'est dire toute la désuétude de sa rancune. Appuyé à la commode, mon fusil a un petit air entreposé assez louche, mais le gros pistolet noir, sur le mur blanc, fait souvenir de guerre et panoplie. Et où le mettre ailleurs, ce pistolet, pour qu'il n'ait l'air ni bluffeur, ni ridicule, ni butor ? C'était la première fois, hier soir, que j'entraîs en armes dans une chambre aussi paisible. Ranger son fourbi dans une étable, pendre son bordel au quillon du fusil contre une mangeoire d'écurie, accrocher provisoirement ses musettes aux cornes de la vache,

bien. Dans une chambre à sac, s'allonger parmi les photos de famille éparpillées entre les débris de potiche et l'armoire éventrée, bon. Mettre les cartouchières dans la cuvette, empoigner une combinaison rose pour essuyer la culasse, accrocher la capote au lustre, envoyer le casque au hasard, à travers les litrons vides et la couronne de mariée, d'accord. S'enfiler en tenue de campagne sous la courtépointe et pioncer à trois copains dans le pajot Louis XV du conseiller radical, parfait. Tout ça, je sais le faire, bon gré, mal gré. Mais ici, ce n'est plus la même chose. Nous sommes des amateurs sans commission, des guérillots sans gages qui seront pendus par le plus fort, de petits imprudents sans matricule ni trompette. Contrarier l'habitant devient maladroit, défense de faire le mariole. Il faut s'installer bourgeoisement, introduire le faux soldat sur des rondelles de sparterie, ne pas troubler la paix du séjour, laisser entendre avec doigté que cette paix est méprisable et fragile, persuader si possible que vous êtes là pour lui donner de l'honneur et de la fermeté. Pierrot, lui, a pendu sa mitraille au portemanteau; c'est la première chose qu'il a faite en entrant, et les grenades dans le tiroir de la table de nuit, tout cela très naturellement, sans hésiter, comme le vétéran qui sait de longue date se tenir dans les appartements, poser son bouclier sans le faire glisser sur le parquet et

trouver dans le vestibule un coin discret pour appuyer sa pique. Il donnait même, dans l'intimité, l'impression d'être un peu blasé, un peu revenu de l'amour du soldat pour ses armes : « La mitrailleuse, le pistolet, disait-il un jour, tout ça c'est très joli, mais il ne faut pas se faire des idées. » Naturellement, il n'expliquait pas quel genre d'idées il convenait de ne pas se faire, mais je pense que, d'une façon générale, il déconseillait de se faire aucune espèce d'idées sur quoi que ce soit.

En bas, l'hôtesse qui récurait à grand bruit son couloir, semblait parfois revenir sur le seuil de la cuisine pour ranimer la conversation. La veille au soir, comme nous mangions un œuf qu'elle avait sacrifié pour notre bienvenue, j'avais remarqué la curieuse disposition de cette cuisine où l'interlocuteur invalide se tenait dans une sorte d'alcôve formée par une vieille tenture à ramages établie à mi-hauteur. De son lit, de son fauteuil peut-être où le clouait je ne sais quelle maladie ou caducité, l'invisible patron nous avait adressé une salutation courtoise et, d'un ton plus solennel, avait prié l'hôtesse de nous servir la goutte ; mais sans se préoccuper de notre état, sans s'inquiéter de savoir si nous étions colporteurs, soldats ou pèlerins de Compostelle. Sa voix un peu grailante, mais bien feutrée par le rideau, avait l'accent fatal du récitant dissimulé dans la coulisse ; une voix sans visage, une voix

d'aïeul défunt peut-être, une voix sédentaire qui n'avait pas dit son dernier mot et qui avait élu domicile derrière le rideau de la cuisine, au chaud, pour donner la réplique à l'ultime héritière. J'avais cru entendre, par quelques bribes surprises au cours de mes allées et venues, que les discussions roulaient principalement sur une affaire d'enclave qui devait remonter aux origines féodales de la famille : un certain lieudit le Loup-Rogneux, au sujet duquel la voix semblait donner l'avis de témoins médiévaux. Le secret des alliances, des querelles et des exploits de la famille Quatremère tournait autour des inextricables mouvances du Loup-Rogneux, sacré lopin, comme ces funestes apanages tourmenteurs de dynastie. J'ignore dans quelle mesure le Loup-Rogneux était touché par l'occupation étrangère, mais je penche à croire que l'affaire, nouée aux environs de Charles le Chauve, n'avait rien à attendre d'une quelconque invasion de Wisigoths.

Mme Quatremère ouvrit la porte et parut avec un plateau. C'était une grande femme d'allure sévère et qui pouvait avoir la soixantaine. Dans le pays, on l'appelait Tiennette, avec l'air de sous-entendre certaines choses pas forcément désobligeantes, mais qui la signalaient comme une personne un peu originale, soit qu'elle eût un passé, un caractère ou une façon de voir les choses qui la distin-

guaient un peu du clan. Son regard n'était ni dur ni farouche, mais un peu hautain, chose inattendue. Bien cambrée malgré l'âge et une évidente routine des travaux rustiques, elle gardait même un restant de fraîcheur avec le souvenir amer d'un beau visage qui n'a profité à personne. D'un coup d'œil, elle constata que nous n'avions pas déchiré les rideaux, ni fait nos besoins dans la cuvette, ni secoué nos pipes sur les draps.

— Vous déjeunez au lit, messieurs ?

Pierrot, d'un geste enfantin, se frotta les yeux, puis écarta les mèches piteusement collées à son petit front de noyé. Il revenait en surface, gonflé de cauchemars, des angoisses plein la bouche et la langue sèche, mais la vue du petit déjeuner le ranima d'un seul coup :

— Alors, fit-il d'une voix poussive mais gaie, quoi de neuf au village ?

— Le neuf, dit Mme Quatremère d'un ton sec, on n'en a pas besoin. Enlevez-moi ces machins-là, que je pose mon plateau.

Pierrot prit les trois chargeurs qui encombraient le marbre de sa table de nuit et les plaça discrètement à l'étage inférieur, à côté du vase.

— Ça fait déjà longtemps que j'ai compris, précisa l'hôtesse : ce qui arrive de neuf est rarement bon.

JACQUES PERRET

Bande à part

Le Maquis est une histoire encore confuse et généralement gâtée par l'esprit partisan. D'abord on a crié trop haut des exploits plus qu'homériques et chanté abusivement trop de héros douteux. Ensuite, on ne s'est plus gêné pour n'y voir qu'un ramassis de bravaches et d'escarpes. Tout cela est conforme aux plus vieilles traditions de l'opinion publique.

C'est un peu contre ce penchant au dénigrement exclusif que Jacques Perret, en écrivant *Bande à part*, essaye de protéger la mémoire de ses camarades. Le conteur n'est pas un champion très orthodoxe de la Résistance et on ne peut le soupçonner de stricte obédience aux dogmes de la Libération. Ses partis pris sont d'un autre genre ; il y paraît un peu dans ce récit, juste ce qu'il faut pour être honnête. Ce n'est donc pas un pamphlet ; pas davantage un document que puisse retenir un historien sérieux.

Bande à part, avant tout, est une évocation des camarades qui vécurent ensemble de petites aventures sans grand éclat, cocasses pour les uns, mortelles pour les autres, et dans l'atmosphère souvent exquise d'une fraternité à l'état brut qui est le privilège du soldat, surtout s'il est irrégulier, surtout quand, aux yeux même de la dissidence, il fait bande à part.



9 782070 250257



51-XI A 25025 ISBN 2-07-025025-3

Extrait de la publication